

Le « Janissaire » et le « Pianoforte ».

Le mot « janissaire » recouvre un premier sens relativement connu, mais dont l'usage s'est perdu faute de combattants. En effet il désignait le soldat d'infanterie d'élite placé sous le commandement direct du Grand Turc depuis le XIV^e. Cette troupe était constituée de jeunes soldats particulièrement bien entraînés, très disciplinés qui ne commettaient aucune des exactions ordinaires en cas de victoire. Pour parfaire le tableau, cette troupe était parée de somptueux costumes et se signalait par une musique entraînante et vive, de quoi donner du cœur au combat et effrayer l'adversaire par sa fougue. Les instruments qui la composaient étaient surtout des percussions : tambours et caisses claires, de bâtons frappés au sol surmontés d'un ensemble de clochettes, et des instruments à vent aigus comme fifres et hautbois. Il pouvait aussi s'adonner à l'exécution de musique raffinée accompagnée au luth.

Le « janissaire » est aussi un terme qui désigne un registre¹ du pianoforte² généralement viennois. Les registres du pianoforte sont communément commandés par des pédales (pour l'orgue et le clavecin par des tirants situés de part et d'autre du ou des claviers). Le pianoforte viennois pouvait en compter jusqu'à huit. Seules subsistent deux ou trois pédales dans le piano moderne qui ne concernent que les usages particuliers des étouffoirs ou de l'atténuation du son.

Le pianoforte viennois (de 1800 à 1840 ±) comporte souvent un pédalier assez fourni d'accessoires qui peuvent modifier le son des cordes en se posant dessus. En voici la nomenclature :

Una corda : mécanisme qui permet, alors que le marteau de chaque note frappe trois cordes à l'unisson, de n'en frapper qu'une seule. Il en résulte un son d'une grande douceur, possibilité largement exploitée par les plus grands compositeurs du début du XIX^e. L'exemple le plus connu est le second mouvement de la sonate « Au clair de Lune » de Beethoven.

Forte : pédales qui soulèvent l'ensemble des étouffoirs, ce qui engendre une résonance longue de chaque note frappée. Le plus souvent deux pédales se partagent le registre grave et le registre aigu séparément.

Céleste : mécanisme qui intercale une bande de feutre entre les marteaux et les cordes. Variante sonore de l'Una Corda.

Basson : Règle comportant un pliage de papier léger. En abaissant cette règle au-dessus des cordes basses, le papier vibre à leur contact en évoquant un bruit de gros insecte luttant sur une fenêtre vitrée. Ce son rappelle le battement de l'anche du basson d'orchestre.

Janissaire : Le « Janissaire » en revanche est indépendant des cordes. Le mécanisme de janissaire est composé de clochettes, d'une cymbale et d'un tambour. L'effet de clochettes est obtenu grâce à trois clochettes concentriques de diamètre différent qui sont frappées simultanément par trois mailloches lorsque la pédale est enfoncée. La cymbale consiste en une bande de laiton qui frappe sur les cordes du registre grave. Le son du tambour est, quant à lui, imité grâce à un coup frappé par un maillet sur la table d'harmonie. En général, ces trois effets sont actionnés par une seule pédale. On peut toutefois faire résonner cymbale et clochettes indépendamment du tambour en appuyant sur la pédale avec moins de force.

Les compositeurs allemands et autrichiens pour clavier ont accentué leurs œuvres par des percussions de janissaire. La plus célèbre pour nous est la « Marche Turque » de Mozart qu'il faut imaginer avec ce charivari de musique militaire. Le piano moderne n'a plus la faculté de reproduire cette ponctuation rythmée. L'ouverture de « L'Enlèvement au Sérail » est un autre exemple musical flamboyant d'opéra où le janissaire est tenu par l'orchestre.

La « turquerie » est un genre, une figure de style, un motif reconnaissable autant en décor qu'en peinture qu'en musique. Toutefois en musique, l'argument turc n'exige pas nécessairement l'usage pianistique du « janissaire » pour en définir le caractère. Le « janissaire » relève sans doute plus d'un folklore circonstanciel, ou plutôt d'une mode sans doute satirique vécue dans la bonne société viennoise, où la qualité toute relative des interprètes de salon avait bien besoin de ce support bruyant.

Mais cet engouement pour la turquerie au XIXe, et même bien avant, ne doit pas nous étonner. L'histoire de la catholicité avec les Turcs est fort mouvementée. Ennemis héréditaires, ces deux mondes pouvaient se rencontrer sur les plans de la culture et de la diversité des mœurs. Les exemples que l'histoire nous a laissés depuis des siècles sont fréquents. La turquerie se trouve souvent dans nos châteaux de province du XVIIIe en Belgique et en France, sous forme de panneaux et de tapisseries murales. Compositions musicales, librets d'opéra, pièces de théâtre en gardent cette empreinte. Sous Louis XIV l'opéra ballet du « Bourgeois Gentilhomme » démonte tous les ressorts politiques de l'époque. Les « Grands Carrousels » comportent le plus souvent une séquence orientale. Nous savons que Monteverdi, père de l'opéra traditionnel, accompagna le Duc de Gonzague et sa cour de Mantoue dans ses expéditions contre les Turcs. Les « Noces de Cana » de Véronèse représentent de nombreux personnages enturbannés. Toute représentation de scènes vénitiennes associe les Turcs, principaux partenaires commerciaux.

Pour le début du XIXe siècle, rien d'étonnant non plus à ce que le Turc soit cité à Vienne. Les souvenirs et les craintes associés aux sièges de Vienne en 1529 et 1683 devaient rester vivants dans les esprits.

Le premier contact entre armées occidentale et turque était musical, les janissaires avançant d'un pas endiablé à la suite de leur clique. Que l'occident aie retenu dans sa musique ce genre marquant n'a rien d'étonnant.

La période d'histoire du début du XIXe qui nous intéresse dans cette évolution de la facture du piano, est marquée par la chute de Napoléon. Le Congrès de Vienne a démantelé son empire sans tenir compte de l'aspiration inédite des peuples de s'unir selon leurs identités. Les révolutions sont en effet apparues partout en Europe sous le concept neuf du nationalisme romantique. L'une de celles qui marqua le plus son temps fut celle des Grecs, inclus dans l'empire ottoman. En plus des alliances armées qui se formèrent pour combattre les Turcs, un mouvement enthousiaste de volontaires enflammés se constitua sur un fond de réminiscence des croisades chrétiennes. Plusieurs romans et peintures romantiques évoquent ces combats très investis affectivement. (Mort de Byron). Il nous semble naturel que les janissaires fussent à la mode pendant cette période, et surtout en Autriche, sans doute pour s'en gausser.

Nous retiendrons que si le genre turc a fertilisé nos productions artistiques pendant de nombreux siècles, le registre de janissaire du pianoforte viennois fut une mode passagère régionale qui n'a pas une grande importance dans l'art de la composition musicale. Mais relevons que d'excellents interprètes actuels exploitent avec bonheur cet artifice. Leur souci de restituer les compositions de cette époque avec le plus d'authenticité, les invitent à en user avec goût. À ce titre nous ne pouvons que nous réjouir de l'existence de cet ornement sonore.

¹ registre ou jeu : terme qui désigne en facture d'orgue l'ensemble de tuyaux de même caractère sonore sur l'ensemble des touches du clavier du grave à l'aigu. La nomenclature des registres, en plus de leur nom, comporte le nombre de pieds qui caractérise le premier tuyau de chaque jeu. Ainsi la « Montre de 8 pieds » est un jeu d'orgue dont le tuyau le plus grand (dont le caractère sonore est celui d'un jeu principal) est d'une longueur sonore de 8 pieds, soit 8 fois 32,5 cm. Cette colonne d'air donne un son qui correspond au do grave.

- Par association le clavecin (pourtant un instrument à cordes) a adopté la même terminologie ; on parle des jeux de 8 pieds et de 4 pieds correspondant à la même tessiture que les jeux de 8 et de 4 pieds de l'orgue.

- Par extension le terme « registre ou jeu » désigne aussi les accessoires (sonores ou non) indépendants du clavier. Pour exemple le jeu de « rossignol » de l'orgue est constitué de deux ou trois petits tuyaux qui barbotent dans un récipient d'eau quand on le commande. Le son produit évoque les chants d'oiseaux. C'est à cette dernière extension que le jeu de janissaire du pianoforte doit être associé.

² La nuance de vocabulaire qui différencie le piano du pianoforte (piano-forte ou piano-forté) s'est imposée après l'abandon des techniques anciennes de construction à la fin du XIXe. L'invention du mécanisme à marteaux qui offre la possibilité de jouer « forte » ou « piano » fut d'abord adapté dans une structure de clavecin au milieu du XVIIIe. Ce nouvel instrument, permettant enfin de nuancer le son dans sa dynamique, (faculté inconnue de l'orgue et du clavecin), fut naturellement désigné par le mot italien « pianoforte ».

Les recherches et les évolutions liées à sa construction ont toujours eu pour objectif d'amplifier cette faculté. Ces évolutions peuvent être résumées (en émettant les réserves d'usage dans le cas de descriptions succinctes) de la sorte :

- de 1750 à 1830 le pianoforte reste construit sur une structure en bois soumise à une tension de cordes de plus en plus importante. Parallèlement le mécanisme évolue à la suite de nombreuses variations.

- de 1830 à 1870 le pianoforte est équipé de structures métalliques qui assurent une rigidité accrue de l'instrument. Ceci permet une puissance plus importante de la sonorité. Les techniciens du piano désignent ordinairement l'instrument de cette période comme « piano romantique ». Mais cette appellation est confidentielle et n'est pas validée dans les dictionnaires.

- de 1870 à nos jours le piano acquiert progressivement la structure et le mécanisme définitifs. Par ailleurs le piano sort du salon pour s'imposer dans un structure nouvelle qu'est la salle de concert. Sa puissance accrue lui permet de se faire entendre dans un espace beaucoup plus grand. Le compositeur qui l'a le plus glorifié par ses récitals dans ces nouveaux lieux est sans doute Franz Liszt (1811 -1886). À partir de ce moment s'est imposée l'abréviation française de « piano ». Un récent voyage en Italie nous a permis de constater que le « fortepiano » désigne le piano ancien alors que le « pianoforte » désigne le piano contemporain. Cette nuance semble validée par les requêtes introduites sur le net.

³ L'association francophone de Ludwig van Beethoven ABF : Association Beethoven France et Francophonie, 19 rue de l'Étang – 78660 ABLIS France (<http://www.beethoven-france.org/Boutique/>) distribue au prix de 18 euros un CD de musique militaire pour piano, jouée sur piano janissaire, comportant notamment le *Wellingtons Sieg, oder die Schlacht bei Vittoria* (La victoire de Wellington, ou la bataille de Vittoria).

⁴ Jean-Étienne Liotard, né à Genève en 1702 et mort dans cette ville en 1789, séjourna à Constantinople de 1738 à 1742. Il y adopta le costume oriental, raison pour laquelle il fut surnommé « le peintre turc ». À côté d'une importante production comme portraitiste, il réalisa également de nombreuses toiles et pastels sur le thème orientaliste.

Marc Leuridan, facteur d'instruments de musique à claviers.

Cet article a été publié dans : le n°3 de « La Revue de l'Association Charles Plisnier asbl » « *Francophonie vivante* » septembre 2007. C'est avec l'aimable autorisation de son conseil d'administration que nous le publions dans notre site.

<http://www.charles-plisnier.be/>

S. Janissaire allant à la guerre.



B.R.

L. 3.

fo. 137



Illust. : piano à queue Joseph Angst, Vienne, 1825, MP2520 exposé au MIM (Musée des Instruments de Musique de Bruxelles).